



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Cell
7556
1.10

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



FROM THE FUND GIVEN
IN MEMORY OF
GEORGE SILSBEE HALE
AND
ELLEN SEVER HALE



SOUNETS

DE

MALAU¹⁸⁴₂₀

DOU MEDICH :

M. Isidore Salles (Dax, Labèque, 11, rue des Carmes, 1896,
1 lib.) 10 sos.

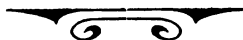
Sente Quiteyre. (Ayre, 1898, en so dou J. Labrouche,
1 lib.), 30 sos.

Flous de Lane. (Ayre, 1901, en so dou J. Labrouche,
1 lib.), 3 l. 10 sos.

Ue Camade en Italie. (Ayre, 1901, en so dou J. Labrouche,
1 lib.), 3 l.

Flous e Camade, en un cop, 5 liures, franco.

Mountagnes puntagudes, dab la musique dou maestro
Puig y Alsubide, meste musicayre de las orgues d'Ayre.
Piano e Harmonium. (En so de Haton, à Paris). 30 sos.



DU MÊME :

M. Isidore Salles. (Dax, Labèque, 11, rue des Carmes, 1896, 1 vol.), 0 fr. 50, f°.

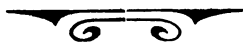
Sainte Quitterie. (Aire-sur-l'Adour, 1898. J. Labrouche. 1 vol.), 1 fr. 50, f°.

Fleurs des Landes. (Aire, 1901. J. Labrouche, 1 vol.) 3 fr. 50, f°.

Excursion en Italie. (Aire, 1901. J. Labrouche, 1 vol.) 3 fr., f°.

Fleurs des Landes et Excursion en Italie, pris ensemble, 5 fr., f°.

Montagne au front sublime, avec musique du maestro Puig y Alsubide, organiste de la cathédrale d'Aire. Pour piano et harmonium. (Chez Haton, rue Bonaparte, Paris), 1 fr. 50.



SOUNETS DE MALAU, que se-n éy tirat :

Doudze sus papè de Hollande.

Dus cens sus papè hort, numéroutats, à quarante sos cad'un.

Tres cens sus papè tintat, à bin sos cad'un.



Il a été tiré de ces SONNETS D'UN MALADE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande.

Deux cents sur papier de luxe, à 2 fr. l'exemplaire.

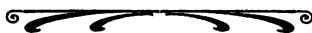
Trois cents sur papier teinté, à 1 fr. l'un.



C. DAUGÉ

SOUNETS DE MALAU

Dab lou francés cap à cap



Sonnets d'un Malade

Traduction française en regard



Bibliothèque de l'Escole Gastou-Fébus

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE GASTON-FÉBUS

—
1903

Celt 7556.1.10
✓



Hale fund

Sounets de Malau

AU QUI-M LEGIRA



Que tourni d'esta malau. Lou rel e la brume dou mès mort m'an embouhémiat d'un mau qui s'apère lou Fluenza. Lou cap ère cerclat de malandrè; lous palmouns pantuhaben; lou cot, lou nas e lous oelhs se-m èren abiats à ha moule un moulin de dues peyres. Que-m a calut tisouqueja, lheyteja, crampeja, pramou ne poudèbi pas camouteja. Ah! quio! se te-m disi. Labets que bau sonneteja! Heyt coum dit. Aquets praubes sonnets que-m ous trouberats de segu malaus, escamats, esoeilhats, entecats: qu'ous èy passat lou mau.

E doun, tan bau sie èts que jou. Puch que lou boun Diu m'a boulut de pès, que-n l'arremercie e qu'ou prègui de-t hica de pès à tu tabé, amic, s'ères malau, de te-n decha, se-n ès.

Baylounque, cap d'an de 1903.



AU LECTEUR



Je relève de maladie. Le froid et la brume de décembre m'ont gratifié d'un mal nommé l'influenza. Ma tête était oppressée ; mes poumons haletaient ; ma gorge, mon nez, mes yeux eussent suffi à mettre en mouvement deux meules de moulin. Il m'a fallu tisonner, garder le lit, la chambre, parce que mes jambes se refusaient à me porter. Ah oui ! me dis-je. Eh bien, je vais composer des sonnets : ce que j'ai fait. Ces pauvres sonnets, vous les trouverez certainement souffreteux, sans jambes, sans yeux, galeux : je leur ai donné mon mal.

Mieux vaut eux que moi. Puisque Dieu a bien voulu me remettre sur pieds, je l'en remercie et lui demande de te remettre sur pieds, ami lecteur, si tu es malade, ou de te conserver la santé, si tu la possèdes.

Beylongue, le 1^{er} Janvier 1903.



AUS MALAUS

AUX MALADES



I

SO QU'ÈY ?

-4-

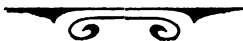
So qu'èy dessus, amics ? Lou cap que se-m escalhe,
E, de pesans qui soun, que-m caden lous dus oelhs.
Un hissoun redoulic à l'esquie e-m trabalhe,
E que-n bau tout crouchit à la mode dous bielhs.

Minja ? que nou, que nou. L'estoumac que se-m plegne ;
La sang que se-m estupe ou boureçh à la begne,
E qu'èy la came amourre en sus dou calhiba.

Là, l'esqui' que se-m cope e lou cot que se-m bousse.
Tout que-m hè mau, pès, cap ; la riule que-m acousse ;
Hissouns, coum ue agulhe, e-m bienen aleba.

Qu'èy que mouca, toussi. L'estoumac se-m darrigue.
Ne pouch ne pensa, ne droumi, ne courre brigue.
So qu'èy ? *Lou Fluenza* que-m a juste escanat.

Au sounet qui tourteye a-d ats pas debinat ?





I

QU'AI-JE ?



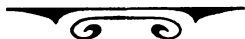
Qu'ai-je sur moi, mes amis ? Ma tête se fend — et je sens mes deux yeux s'apesantir et tomber. — Un frisson de froid me passe dans le dos, — et je marche voûté comme un vieillard.

Manger ? Non, non. Mon estomac s'affadit ; — Mon sang s'éteint ou bouillonne à la veine, — et ma jambe est sans force au-dessus de la cheville du pied.

Oh ! mon dos se brise et ma gorge se prend. — Je souffre de tout, de la tête aux pieds ; la fièvre me poursuit ; — des frissons me parcourent en coup d'aiguille.

J'ai assez de moucher, de tousser. Mon estomac se décroche. — Je ne puis ni penser, ni dormir, ni marcher. — Ce que j'ai ? *L'influenza* m'a presque mis à néant.

A ce sonnet boiteux, ne l'avez-vous pas deviné ?





II

RIULE



Que plau.
Lou teyt que ploure.
Lou sou s'apoure
Darrè lous crums negres coum hum de hau.

Lou mau
S'ou cap e-m heure,
E, coum damoure,
Dou pè dou houec ent'ou lheyte que me-n bau.

La couchinère
Ne-m dèche hère
Urous.

Lou nas que-m chiule :
Qu'èy riule
E tous.





II

FIÈVRE



Il pleut. — Le toit pleure. — Le soleil se cache — derrière
des nuages noirs comme la fumée d'une forge.

Le mal — oppresse ma tête, — Et, comme il s'obstine, —
je quitte le coin du feu pour gagner mon lit.

L'oreiller — ne me rend guère — heureux.

Mon nez siffle : — J'ai fièvre — et toux.





III

GOUM GAHE

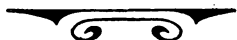


Ats bis l'estiu apresta la tounide ?
Pedas au cèu blu, lou crum blanc, mouret
Bire, tourne e bourech coum bin bourret :
Un eslambret ! e qu'abém la brounide.

Lou Fluenza que gahe dab lou ret.
Tout hè puchiu : qu'abets came crouchide,
Teste cerclade e ganurre aganide.
Un estournuc ! Aco qu'éy l'eslambret.

Lou mau s'ou cap e s'ous palmouns s'apite,
Que pe cinte, escame, esoelhe, escapite,
E coum bouhets palmouns soun pantuhans.

Magres ou gras, que trobe la gahade.
Que gn'a 'nta tous per lou mens u' gahade.
Urous lou qui ne l'a pas tous lous ans.





III

GOMMENT VOUS ÊTES PRIS

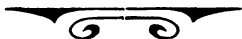


Avez-vous vu, l'été, s'apprêter un orage ? — Tache sur le ciel bleu, le nuage blanc, noirâtre, — tourne, revient et bouillonne comme le vin nouveau. — Un éclair ! et l'orage se déchaîne.

L'influenza donne froid. — Tout ennuie : la jambe est brisée, — le front a un cercle de fer, la gorge est oppressée. — On éternue ! c'est l'éclair.

Le mal se loge à la tête, dans les poumons. — Il vous prend la ceinture, les jambes, les yeux, la tête — et vos poumons reniflent comme deux soufflets.

Que l'on soit maigre ou gras, le mal a prise également. — Chacun en a sa part. — Heureux celui qui ne lui paye pas son tribut chaque année.





IV

RIULE E SAUNEYTS

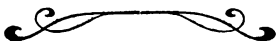


Qu'èy sauneyat ! Bats de Debanl'aygue e d'Azu.
Mountagnes à péu blanc, sur coste bos de legnes.
Lous Gabes gramejans y galopen las begnes.
Tros de miralh, la lue au cèu cope l'escu !

Qu'èy saunejat ! Soucouc ! la ma, prat berd e blu !
De talariaques d'or las andades soun plegnes.
Semiayre de luts, beroy sou, que cardegnes
Aquet planchè jumpan oun arré n'éy segu !

Qu'èy saunejat ! En l'èr que bey courre cabales
Qui baihen hum e houéc, e segoutechen ales :
Que carrejen saula lous praubes morts d'anoeyt.

Que bouy huje ! mé qu'èy lous pès coum s'abèn trabes,
E, penut au sauneyt coum en un tuc las crabes,
Que-m lhèbi mey malau, pous eschentat, cap boueyt.





IV

SONGES FIÉVREUX

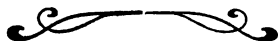


Un rêve ! Vallées d'Argelès et d'Azun. — Montagnes à cheveux de neige ; sur les flancs, des bosquets. — Les Gaves mousseux courent dans leurs veines. — Morceau de miroir suspendu au ciel, la lune rend la nuit moins profonde.

Un rêve ! Coucher du soleil : la mer forme prairie verte et bleue. — Dans chaque flot un filet d'or. — Soleil, semeur de lumière, tu aplanis, — ce parquet berceur et instable.

Un rêve ! Je vois dans l'air courir des cavales — qui jettent flamme et fumée et qui battent de l'aile. — Elles emportent là-bas les pauvres morts de cette nuit.

Je veux fuir : mes pieds sont comme enchaînés — et, suspendu à mon rêve comme la chèvre au rocher, — je me lève plus malade, poulx effaré, tête vide.





ARRAY DE SOU



Que souy dehens, malau. Dehore lou cèu gris
Dèche s'ou piata cade ù cape de brume.
Proche dou càssou nut que bey l'oustau qui hume :
Au tisoc d'are en là que ba d'escalouri-s.

Mé, sus mijour, lou tems coumense d'esclari-s.
Coum en do dou printems l'array dou sou que tume,
E, panle arrisoulet d'un cèu d'iber qui tchume,
Que tourne arrebita lou blat qui bo mouris.

O sou, tourne arraja ! Tourne, tout que-t apère.
Lou bielh n'a pas poudut, dimenche, à la capère,
Pramou dou ret qui hè, se-n ana prega Diu.

Oh, tourne ! lou malau beyra bite nabère ;
Au casau desanat la flou sera mey bère ;
L'aygue sera mey clare au sendè de l'arriu.





V

RAYON DE SOLEIL



Je garde la chambre, malade. Dehors, le ciel gris — enveloppe le pignadar d'un manteau de brume. — Près du chêne dénudé, je vois la maison qui fume. — On ne se réchauffe plus qu'au foyer.

Vers midi, le temps s'éclaircit. — Comme s'il était en deuil du printemps, le rayon de soleil furète — et, pâle sourire d'un ciel brumeux, — rend un peu de vie au froment qui s'étirole.

O soleil, rends-nous tes rayons, tout te désire. — Le vieillard n'a pas pu dimanche à l'église — aller prier Dieu : il faisait si froid !

Reviens ! le malade aura vie nouvelle. — Au jardin délabré la fleur sera belle. — L'eau sera plus claire au lit du ruisseau.





VI

AU GRUZIFIG

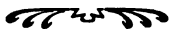


Au soum dou Golgota, coan, s'ou boy de la crouts,
Nut, embroucat, doulen, penut sus coate plagues,
Erets esbrighat coum un pugnot d'arragues
Pramou dou men pecat e dou pecat de tous,

Esquissat coum l'agnet qui trauque las plechagues,
La sang rouge chisclan coum l'aygue dous arbouts,
Segnou, n'entenoun pas à plagne boste bouts :
A Diu lou boste Pay qu'èrets balhat per pagues.

E, jou, pramou belhèu dus jours que souy malau
Hens lou lheytt, près dou houéc tan qui nèbe e qui plau,
Que-m plagni mey doulen que l'agnet qui s'escane.

Moun Diu, se la doulou ne-s pot pas amourti,
Balhats-me pacience, e puch hèts me pati
Enta que la mi' part de cèu que si' mey grane.





VI

AU GRUGIFIX

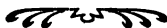


Lorsqu'au sommet du Golgotha, sur le bois de la Croix, —
nu, couronné d'épines, suspendu sur quatre plaies, — Vous
étiez broyé comme on broie une poignée de fraises, — à
cause de mon péché et du péché de tous,

Meurtri comme l'agneau qui traverse des ronces, — le
sang rouge jaillissant comme l'eau d'un puits artésien, —
Seigneur, on n'entendit pas votre voix se plaindre : — Vous
étiez offert en ôtage à Dieu votre Père.

Et moi, parce que je suis peut-être malade deux jours —
dans mon lit, près du feu tandis qu'il neige ou qu'il pleut, —
je pousse des plaintes plus déchirantes que l'agneau immolé.

Mon Dieu, si la douleur ne peut être soulagée, — Donnez-
moi la patience et faites-moi souffrir — afin que ma part de
ciel soit plus grande.





VII

LOU MARIN



— « Bau passeja-m sus la prade aygassude
Dab un beroy nabiu.
Per tan que l'aygue si' toursude,
Tournerey biu ! »

— « Maynat, disè la may au cot dou hilh penude,
Lou ben qu'ey biu ;
Ent'ou houns de la ma la mort que s'y remude,
Dab jou damoure assiu ! »

La may ploura lou gouyat qui partibe,
E mey la bouts ère plagntibe
Mey lou gouyat ère counten.

Un sé de ma qui brame
Lou bet nabiu s'eslengue en debat de la grame...
La praube may toustem qu'aten !...





VII

LE MARIN



— Je pars voguer sur la plaine liquide — Avec un joli navire. — Quelque furieux que soient les flots, — je reviendrai vivant. »

— « Enfant, disait la mère suspendue au cou de son fils, — le vent est fort ; — la mort veille sous les flots, — avec moi reste ici. »

La mère pleura le jeune homme qui partait — et plus sa voix était douloureuse, — plus le jeune homme était joyeux.

Un soir de mer furieuse, — le beau navire disparut sous l'écume... — La pauvre mère attend toujours !...





VIII

BROUSTES GADUDES



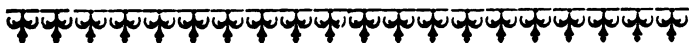
Bint ans ! La brouste pousse à l'arbre de la bite,
Oumprejan lou boutoun noudat per las eslous.
Hens lou co lou printems s'en arrit e qu'embite
La ruyte à madura dab un cèu toustem dous.

Trente ans ! La ruyte cayt : qu'éy toute bermiouse ;
De sauneyts estarits que se-n trobe un palhat.
Quarante ans ! Lou bèt tems de hade escarniouse !
Au tenelhet dou sou la ruyte qu'a malhat.

Sessante ans ! lou ben ret à bise que-s dechide :
De l'omi lèu madu l'esqui' se-n ba crouchide
E l'arbre de la bite apère lou dalhot.

Se n'as pas aymat Diu, dit-me, praube bielhot
So qu'éy la bite ? Un lè sauneyt, penes perdudes,
Arbre chens ruyte, sou 'stupat, broustes cadudes.





VIII

FEUILLES TOMBÉES

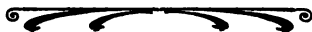


Vingt ans ! La feuille pousse à l'arbre de la vie — Ombrageant le jeune fruit noué dans la fleur. — Dans le cœur, le printemps sourit et engage — le fruit à mûrir sous un ciel toujours clément.

Trente ans ! Le fruit tombe ; il est véreux. — Les songes flétris jonchent le sol. — Quarante ans ! c'est le beau temps de la fée moqueuse ! — Sous les feux du soleil, le fruit s'est desséché.

Soixante ans ! Le vent froid se réveille au nord. -- L'homme mûr commence à pencher — et l'arbre de la vie appelle la hache.

Si tu n'as pas aimé Dieu, dis-moi, pauvre vieillard, ce qu'est la vie ? Un vilain songe, peines inutiles, — arbre sans fruit, soleil éteint, feuilles tombées.





IX

GOAN SOUN MALAUS



Coan soun malaus, qu'an la pensade triste :
De pati, de mourì que-n coste tan !
Més à jou que-m hè d'esta de la liste
Dous qui cau mourì belhèu aqueste an ?

L'amne, heyte ent'ou cèu, porte la biste
Mey haut que sus terre oun biu tan per tan.
Coan Diu se l'apère, au cèu que part biste,
Coum l'auzeroun qui s'escape en cantan.

So qui-p hè do dessus aqueste terre
Oun tout èy plous, arrencure e misère,
Oun lous plasés soun puntuts coum agrèu ?

La mort dou creştian coumence la bite.
L'amne dou creştian dab Diu que s'embite :
Lou cos au tabuc s'apreste ent'ou cèu.





IX

LORSQU'ON EST MALADE



Lorsqu'on est malade, on a des pensées tristes : — Il en coûte tant de souffrir, de mourir ! — Mais à moi que me fait d'être du nombre — de ceux qui peut-être devront mourir cette année ?

L'âme créée pour le ciel porte son regard — plus haut que cette terre où elle vitote. — Lorsque Dieu l'appelle, elle s'élance vivement, — comme l'oiselet qui s'enfuit de la cage en chantant.

Que regrettez-vous donc sur cette terre — où tout est pleurs, ennui, misère, — où les plaisirs sont plus acérés que le houx ?

La mort pour le chrétien commence la vraie vie. — L'âme du chrétien s'envole vers Dieu — tandis qu'au tombeau, le corps s'appête pour le ciel.





X

MIEJENOEYT



Aus oelhs, au nas, au cap la frebe que s'aluque.
Lou cap e lous palmouns coum s'èren perbourits,
Lous escoupits coum s'èren eslourits,
Bire s'ou lhey, malau, bire, miejenoeyt truque!

Oh! la triste ore qui houruque
Coan, hens lous èrs tout espaurits,
Doudze cops, à petits bourits
S'ou hè qui brounech lou martet é truque.

Que gn'a, labets, qu'aymen prega.
Dab lou mau bouren qu'ous tourne бага:
La noeyt qu'ey ta lounque e lou mau tenelhe!

Coan gn'a, labets, qui tournen ayma Diu,
Qui plouren hens lou co so qu'an hey, d'abejiu,
E lou mau s'adoussech e l'escu que sourelhe.





X

MINUIT



La fièvre prend les yeux, le nez, la tête. — La tête et les poumons brûlants, — les crachats mats. — Tourne et retourne sur ta couche, malade, minuit sonne !

Oh ! la triste heure qui point — lorsque, dans l'air épouvanté, — douze fois, lentement, — le marteau frappe sur le bronze sonore.

Il y en a qui aiment alors à prier. — Avec la fièvre ardente, ils trouvent le temps ; — la nuit est si longue et le mal si cuisant !

Combien alors qui se reprennent à prier Dieu, — qui pleurent dans leur cœur ce qui les attriste, — et le mal s'adoucit et la nuit s'éclaire.





XI

GOUYATS DE OEY



Au lhey t que bague de pensa.
Que hèn de boun, toute ù journade.
Gouyats chens tira pène nade
Coan d'auts soun à s'escrepansa ?

Dempuch ù troupe d'ans ensa,
Pinta cafè dab cassounade,
Tira hum chens ha la hournade,
Qu'ey tout, tout so qui saben ha.

Aco que minje pan dab crouste !
Se l'an gagnat ? Bellhèu que nou,
Pas mey que n'an gagnat aunou.

Coum dit l'arreproubè de nouste :
De piocs e de pecals
Que-n soun plan biste ensemensals.





XI

JEUNES GENS D'AUJOURD'HUI



Dans son lit on a le temps de réfléchir. — Que font de bien pendant une journée entière — ces jeunes gens qui évitent toute peine — tandis que d'autres sont au rude travail ?

Depuis quelques années, -- boire du café sucré, — fumer sans profit, — c'est tout ce qu'ils savent faire.

Et ça vous mange du bon pain ! — L'ont-ils gagné ? Il est probable que non, — et leur honneur n'y a pas gagné davantage.

Car chez nous un proverbe dit : — « Poulets et péchés, — rien n'est plus facile à faire éclore. »



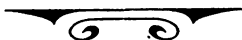
PRESSATS DE BIBE

Oey lou jour, lous oumiots que soun pressats de bibe.
 Que birolen pertout à chisclets de bapou.
 Lou qui-n ba coum lou ben jamé prou lèu n'arribe ;
 De Pau dinc'à Paris qu'èy de mechante umou.

Coum lou riche pouyrît, l'oubrè d'arré ne-s pribe :
 Un escut enta d'ét ne hè pas grane aujou.
 Coum l'aucat arpastat ne pense qu'à la guibe,
 Ente bebe et minja l'oubrè ne-n a pas prou.

Lou pay qu'anabe à pè, lous esclops per mounture,
 Per frico la pechote, ente pan blanc mesture :
 Mé qu'abè mey sansés lou cap e lous budets.

Oey qu'an birrh e beefteacks én place de pechine ;
 So dou pay que se-n tourne én hum de la cousine ;
 Que biben én un an coum bibèben en dets.





XII

PRESSÉS DE JOUIR

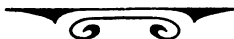


Aujourd'hui, les humains sont pressés de jouir. — Partout ils roulent à jet de vapeur. — Voler comme le vent n'est pas arriver assez vite, — et de Pau à Paris le voyageur est d'humeur massacrante.

L'ouvrier imite le richard et ne se prive de rien : — pour lui, cinq francs ne font pas long feu. — L'oie que l'on engraisse ne pense qu'à son estomac, — et l'ouvrier ne gagne pas assez pour boire et manger.

Son père allait à pied, ayant les sabots pour toute monture, — la sardine de baril pour mets friand, le pain de maïs pour pain de choix ; — mais sa tête et ses entrailles n'en étaient que plus saines.

Aujourd'hui, le byrrh et le beefsteack remplacent la sardine ; — le patrimoine s'en va en fumée de cuisine ; — on vit en un an comme on vivait en dix.





XIII

D'AUTS GOPS

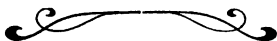


Coan anèbi, d'auts cops, de Garlin dinc'à Pau
Dab la bielhe guimbarde à mitat desclabade,
L'èr frès hicabe brume au nasic dou chibau
E lou fouet sus l'esquie ou balhèbe sibade.

Tchic à tchic, en ploura, l'aube s'ère lhebade
E lous caps parechèn s'ou soula de l'oustau.
L'*Angelus* de Clarac e-ns jetèbe l'aubade
E Nabalhes toustem qu'abè lou tourrin nau.

Tan pis s'abèm gahat cauque matin de plouje ;
L'arrous, ente biadja, qu'éy prou lè coumpagnoun.
Mé, dab lou bèt, quin cop de goelh per Saubagnoun !

Blue e blanque debat la luts de l'aube rouje,
Grane andade de peyre embejouse dou cèu
La mountagne, ente grame, e-ns muchabe la nèu.





XIII

AUTREFOIS

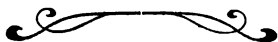


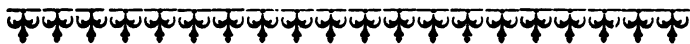
Lorsque, autrefois, j'allais de Garlin à Pau — sur la vieille voiture branlante, — l'air frais mettait un panache aux narines des chevaux, — et les coups de fouet sur le dos servaient d'avoine.

En route, peu à peu, l'aurore s'était levée, — et l'on voyait des têtes au seuil des maisons. — *L'Angelus* de Clarac nous jetait la sérénade, — et nous avions la soupe à l'ail fumante à l'auberge de Navailles.

Malheur à nous si la matinée était pluvieuse : — La pluie est mauvaise compagne de route. — Mais, par un beau temps, quel splendide panorama à Sauvagnon !

Bleue et blanche sous les feux de l'aube rose, — immense flot de pierre escaladant le ciel, — la montagne se montrait écumante de neige.





XIV

LA NOEYT



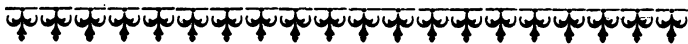
La noeyt, coan dab l'arrous gayhasen tout e-s care,
Que-m ba d'espia lou cèu d'esteles prouberous.
Coum un oelh, lou lugran hè lusi la sou' care,
E lou cèu qu'ou dirén carboulha de clous.

Bère reyne, la lue aqui cabbat que bare
Rounde ou cournude, flou lusente enter las flous.
Sus la terre adroumide u' douce pats debare
Dou cèu blu qui n'éy pas sounque u' proube de sous.

Hens aquet carboulha qui sab so qui-s tourneye ?
S'ou cap, debat lous pès la bite que-s hourneye,
E l'escurouse noeyt cante Diu en plouran.

Diu qu'a heyt lou mousquit auta plan coum l'estele;
Gràcis à Diu, la noeyt desplegue la sou' tele,
E l'omi qu'és arré debat lou cèu ta gran.





XIV

LA NUIT



La nuit, lorsqu'avec l'aimable rosée règne le silence, — j'aime à regarder le ciel poudreux d'étoiles. — Comme un œil, l'astre luit, — et la voûte céleste paraît être un brasier de clartés.

Reine étincelante, la lune erre dans l'espace, — ronde ou avec son croissant, fleur brillante entre les fleurs. — Sur la terre endormie, une douce paix descend — du ciel bleu qui n'est qu'une poussière de soleils.

Qui dira les mystères de ce brasier ? — Sur la tête, sous les pieds, la vie germe, — et la nuit noire chante Dieu à travers sa rosée.

Dieu a fait le moucheron aussi bien que l'étoile. — Grâce à Dieu, la nuit déploie ses voiles — et l'homme n'est rien sous l'immensité du ciel.





XV

LA BITE



Au cap dou cluchè blan
D'u' gleyse toute nabe,
La campane sounabe :
Tran ! tran ! tran !

Cantat p'ou caperan
Un omi s'enterrabe.
P'ou camin que tourrabe :
Tran ! tran ! tran !

La bite ? tchic de cause.
Qu'èm sus la terre u' pause,
Lou tems de dise : adiu !

Urous l'omi qui prègue !
La mort se-ns arroussègue
Touts aus pès dou boun Diu.





XV

LA VIE



Dans le blanc clocher — d'une église neuve, — la cloche tintait : — tran ! tran ! tran !

Au chant des prières liturgiques, le prêtre — ensevelissait un mort. — Il gelait le long du chemin : — tran ! tran ! tran !

La vie ? elle est si peu de chose. — Nous ne sommes ici-bas qu'un instant, — le temps de dire : adieu !

Heureux l'homme qui prie ! — Car la mort nous entraîne — tous aux pieds de Dieu.





XVI

PREGAM



Cabbat las branques desbestides
L'auset que bare tristemen.
De la ma qu'arribe brounsides :
Lou ben que layre pèguemen.

Qui sab las aygues arrouncides
S'an heyt bira lou bastimen ?
Se praubes amnes esglasides
Serén adare én judgemen ?

A l'ore oun truque la mareje
Qui lhèu esbrigalhe e carreje
Lou galup au houns de la ma,

Pregam ent'ou marin qui heure
La ma jamé sadoure
De tuma.





XVI

PRIONS



A travers les branches dépouillées — l'oiseau erre tristement. — Le bruit des coups de mer nous arrive: — le vent aboie follement.

Qui sait si les eaux ridées — ont englouti le navire? — et si de pauvres âmes apeurées — comparaissent en ce moment devant le Juge suprême?

A l'heure où déferle la mer — qui peut-être brise et entraîne — le bateau dans l'abîme,

Prions pour le marin qui foule — cette mer insatiable — dans sa rage.





XVII

QUE GAU MOURI

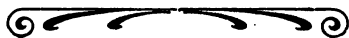


Qu'èy bis Naples, la bère, oun un hum de mistèri
Pouje, mesclat d'eslame, à la bouque dou tuc.
Qu'èy bis Gènes, Benise aygassude, e qu'espèri
Tournay, se plats à Diu, mens d'abé nat trebuc.

Més à Gènes, Paris, Naples, pertout ount'èri
La mort quilhe un castet qui s'apère tabuc :
A la bile dous bius, souben lou cemitèri,
Oun la mort castereje, éy lou mey bèt talhuc.

Mouri que-ns e cau touts sus la terre qui bire.
Desempuch cheys mile ans nat omi ne s'a-t bire :
La mort, daune dou mounde, éy hilhe dou pecat.

Més au praube malau, segnou Diu, hèts la gràci
De plan s'arrecouneche enta que, coan se-n pàssi,
Hens la glori, dab bous, au cèu que si' hicat.





XVII

IL FAUT MOURIR

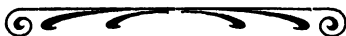


J'ai vu Naples, la belle, où une fumée mystérieuse, — mêlée de flammes, sort du cratère du volcan. — J'ai vu Gênes, Venise-sur-les-Eaux, et j'espère, — s'il plaît à Dieu, les revoir sans accident.

Mais à Gênes, Paris, Naples, partout où j'étais — la mort élève des châteaux appelés un *tombeau*. — Dans la cité des vivants, souvent le cimetière, — où la mort est châtelaine, est ce qu'il y a de plus curieux à voir.

Il nous faut tous mourir sur la terre qui tourne. — Depuis six mille ans, aucun homme n'a échappé. — La mort, reine de l'univers, est fille du péché.

Mais au pauvre malade, Seigneur Dieu, faites la grâce — de se convertir pour qu'à sa dernière heure — il ait place avec vous dans la gloire du ciel.





XVIII

LOU PLEYTEJAYRE



Que-m broumbe plan d'un pleytejayre
Qui hicabe tout au lembès.
Qu'estousse dimenche ou dibès
Toustem sus un proucès qu'ère tambourinayre.

Dabuns l'escoutèben pas oayre.
Més aus pecs qui dehens ou hicaben lous pès,
Mey que la labedoure escarran lou trabès
Que trucabe l'aha sus taule, lou parlayre.

Per un cop que perdou : que-n abè dab la mort :
Bielhe de cheys mile ans, la mort qu'a boune herre.
Coum aus auts, chens proucès, qu'ou hican debat terre.

Au qui hasè lou clot besins disèn prou hort :
— « Da-u, net hessi pas do ; hè prou bère la tosse :
Lhèu qu'e-ns é tourneré 'nta pleyteja la hosse ! »





XVIII

LE PLAIDEUR



Je me souviens à merveille d'un plaideur — qui bouleversait tout. — Que ce fut vendredi ou dimanche, — toujours il tablait sur un procès.

Il y en avait qui ne l'écoutaient guère. — Mais malheur aux naïfs qui entraient chez lui. — Plus que la laveuse ne frappe son linge, — il frappait à tour de bras sur la table, en beau parleur.

Un jour, il perdit : c'était avec la mort : — Malgré six mille ans d'âge, la mort a bonne dentition. — Comme tout le monde, on le mit en terre sans procès.

Les voisins crièrent au fossoyeur : — « Va, ne regrette rien, fais une bonne tranchée : — s'il nous revenait entamer un procès pour insuffisance de fosse ! »





XIX

PAPÈ TIMBRAT



Que se-m broumbe d'ugn'aut pleytejayre arroumère
Beroy pientat, et nas troussat en coucuroun,
E crabatat en floc per débat la mamère
Coum un nèn de marquis munit dou baberoun.

Qu'estou malau : qu'embia pene à la bartabère
Papè timbrat en so dou medje dou cantoun.
Lou medje arribe, escoute e mande un chicatouère,
E dit d'ou ha gaha part drete s'ou coustoun.

— « Ey sus papè timbrat coum la boune cedula ?
Se dit lou malau. — Nou ! — Nou ? se dit lou qui hule.
Enta trabalha plan jou que-p èy aperat ! »

E que manda l'ussie dise à l'apouticayre
De ha lou chicatouèr dicne d'un pleytejayre :
Ne boulè pas guari que dab papè timbrat !





XIX

PAPIER TIMBRÉ



J'ai souvenir d'un autre plaideur grincheux, — bien peigné, nez retroussé en forme de cornet, — et portant sous le double menton une cravate à large nœud : — On eût dit la bavette d'un bébé de marquis.

Il fut malade : il envoya suspendre à la porte — du médecin du canton une feuille de papier timbré. — Le médecin viènt, ausculte, et ordonne un vésicatoire : — on devait le mettre à droite sur les côtes.

— « Est-il sur papier timbré comme les bonnes cédules ? — interrogea le malade. — Non ! — Non ! dit-il furieux ; — Je vous ai cependant appelé pour que vous fassiez bonne besogne. »

Il donna ordre à l'huissier de contraindre le pharmacien — à lui faire un vésicatoire digne d'un plaideur. — Il ne voulait guérir que sur papier timbré.





XX

DEBAT LA NÈU

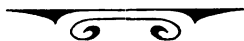


Que torre e qu'a nebat : coum u' gouyate panle
E nobi de la mort debat lou blanc linso,
Un debantau de nèu passat dessus l'espanle,
Rede, la terre n'a pas bite per un so.

La bouts de la campane, estirade e doulente,
Plagn à trabès la nèu coum la bouts d'un malau.
La terre e-s care blanque e triste : arré n'alente.
Auset ou bite ou flou ne canten au casau.

Ent'ou praube afflijat la neyt que sera lounque,
E l'anujè dab ét hens lou lheyт que s'eslounque
Pramou qu'entenera las ores à truca.

Més un malau crétien cabbat la neyt que prègue.
Que ploure deban Diu dou pecat l'ore pègue,
E doucemen atau lou sou tourne aluca.





SOUS LA NEIGE

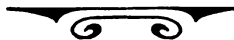


Il a neigé, il gèle. Comme une pâle jeune fille — fiancée de la mort sous le blanc linceul, — un manteau de neige couvrant son épaule, froide, la terre n'a pas un semblant de vie.

La voix de la cloche traînante et plaintive — gémit sur la neige comme la voix d'un malade. — La terre silencieuse est blanche et triste : rien ne respire. — L'oiseau, la vie ou la fleur ne bruissent plus au jardin.

La nuit sera longue pour le pauvre patient, — et l'ennui s'étend avec lui dans le lit, — car il entendra sonner toutes les heures.

Mais le malade chrétien prie dans la nuit. — Il pleure devant Dieu les folles heures de son péché, — Et ainsi, doucement, le soleil rallume ses feux.





XXI

L'AUT TABÉ

Un amic prou carqui
Lou cap malau m'a biénut héne.
— Coucut a coente au més d'abriu! —
Qu'em dit prou hort enta l'enténe :

— « Malau, soun aco bers qui tournejes pr'aqui ?
Lou pan qui hès n'éy pas dou qui-s pot béne.
Camelat e Palay qu'an la boune lezéne
Ente caussa lou bers qui brounech coum lou briu. »

Qu'ou disouy : — « Praube amic, au Camelat qui cante
Lous Gabes pinnetans presten bouts clarejante,
E lou Simin Palay qu'éy Meste en Gay-Sabé.

Que bos ? qu'èm atau heyts au peys nouste.
Se n'am pas ruyte qu'abém brouste,
E se l'un estournugue, l'aut tabé.





XXI

L'AUTRE AUSSI



Un ami importun — est venu casser ma tête malade. —
— (Coucou est affairé au mois d'avril.) -- Il me disait assez
haut pour l'entendre :

— « Malade, tu fais des vers ? — Ton pain n'est pas de
celui qui plaît à l'acheteur. — Camelat et Palay ont la bonne
alène — pour chausser le vers qui résonne comme l'onde
écumante. »

Je lui dis : — « Mon pauvre ami, à Camelat qui chante —
les Gaves bondissants prêtent leur voix si claire, — et Simin
Palay est maître en gai-savoir.

Que veux-tu ? Nous sommes ainsi faits chez nous. — Si
nous n'avons pas de fruit, nous avons la frondaison, — et,
si l'un éternue, l'autre aussi.





L'AMIG



En un malau tout hè plase :
Array dou sou, luts qui punteje,
E bouts d'amic qui, sus lou sé,
Bo sabé lou pous se tourteje.

En un malau souben tabé
Tout hè puchiu e tout abeje.
Se cau bisca, qu'a lou lesé
De se-n passa toute l'embeje.

Mé de boun co toustem que beyt,
Amistousot au pè dou lheyte,
Lou can balen oayta lou meste.

Coudiscleja, leca la man,
Layra tout dous, aco's u' heste,
E tous an un amic, lou can !





XXII

L'AMI



Au malade tout plaît : — rayon de soleil, aube qui perce,
— et voix d'ami qui sur le soir — vient demander si votre
pouls est agité.

Souvent aussi au malade — tout est à charge et tout
déplaît. — S'il doit pester, il a tout le temps — de contenter
son envie.

Mais toujours de bon cœur il voit, — calin au pied du lit,
le chien vigilant garder son maître.

Remuer la queue, lécher la main — aboyer doucement,
pour lui c'est une fête : — Tous ont un ami, le chien.





XXIII

LOU NIT



Au soun d'u' branque nude oun lou jiure sounelhe,
Pelade per l'iber qui se-n hè so de soun,
Plen de cantes la belhe
Un nit de cardinoun.

Las nèus e la jelade an dessabat la houelhe ;
Lou nit bade, bluhât coum un bielh perissoun.
L'arbre a dechat la pelhe
E lou nit la cansoun.

Coan l'iber au ben ret desclabe la barrère,
L'ausèt cabbat lous èrs gahe la sou' carrère
Decap un cèu mey dous.

Atau, coan dou malau truque l'ore darrère,
L'amne dèche lou nid de queste praube terre :
Moun Diu, que tourne à bous !





XXIII

LE NID



Sur une branche nue où le givre s'endort, — dépouillée
par l'hiver qui s'en empare, — plein de chants la veille —
est un nid de chardonnerets.

La neige et la gelée ont desséché la feuille ; — le nid baille,
flétri comme l'enveloppe épineuse de la châtaigne. — L'arbre
a perdu ses atours — et le nid sa chanson.

Quand l'hiver ouvre la porte au vent glacé, — l'oiseau
cherche dans les airs son chemin — vers un ciel plus doux.

Ainsi, lorsque du malade sonne l'heure dernière, — l'âme
quitte le nid de cette misérable terre, — et c'est à vous
qu'elle retourne, ô mon Dieu !





XXIV

LOU HOUÉG



Qu'an dit : lou houec qu'éy mieje bite
Aco's bertat ent'ou praube malau.
 Qu'é mey que pan e sau,
A la maysoun oun riule abite.

 Qui dira so que bau
 L'eslame benedite
 Qui houleye grane ou petite
E porte array de sou sus cade cheminau ?

L'arbre aten lou printems debat la brume rede,
E lou jiure que pen per debat l'aubarede
Dinc'à que lou sourelh trauque lou crum negrous.

Més au larè, semiats coum perles à la brase
Lous carbouns, oelh aubert, hèn au qui mey sab plase,
E lou malau cauhat se-n trobe {tout urous.





LE FEU



On l'a dit : le feu est la moitié de la vie. — Cela est surtout vrai pour le malade. — Il est plus que pain et sel, — dans la maison où sévit la fièvre.

Qui dira le prix — de la flamme bénie — qui folâtre large ou menue — et met un rayon de soleil à chaque chenet ?

L'arbre attend le printemps sous la brume froide, — et le givre pend sous les aubiers — jusqu'à ce que le soleil perce le noir nuage.

Mais au foyer, jetés comme perles sur la cendre, — les charbons, yeux ouverts, cherchent à qui plaira le mieux, — et le malade réchauffé en est comblé de joie.





XXV

LA SANTAT



La grane ma ne sab que ha de la sou' force,
E de luts e de neyt
Qu'a prou de s'estorse
S'ou sable leyt.

L'omi goalhart n'a pas pou de la galihorse.
Jamé ne creyt
Ne de-s cot torse
Ne de gaha lou lhey.

Enta mouri qu'an prou d'u pause,
E lou goalhart deut sabe u' cause :
Un cop ou l'aut lou mau bien ahurbi.

Lou trop d'abounde qu'empourtune.
Que-n éy de la santat coum n'éy de la fourtune :
Trop souben lou qui l'a ne se-n sab pas serbi.





XXV

LA SANTÉ

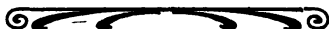


La mer immense est embarrassée de sa force. — Nuit et jour, — Elle se roule — sur le sable pur.

L'homme plein de santé ne craint pas l'abîme. — Il croit que jamais — il ne se rompra le cou, — et ne gardera le lit.

Pour mourir, il suffit d'un instant. — L'homme en bonne santé doit savoir — qu'un jour ou l'autre le mal vient nous attrister.

Trop d'abondance nuit. — Il en est de la santé comme de la fortune : — trop souvent celui qui l'a ne sait pas en user.





XXVI

FRANGÉS E GASGOUN



Tout malau coum souy
Que-m enteni dise :
— « N'abém pas besouy
De sounets gascouns qui senten la bise.

Lou francés, qu'at bouy,
Beroy que debise.
Lou gascoun qu'é louy
De ha nat sounet chens ha mine grise. »

Qu'a-t sey plan, lou francés que hè dou gran moussu.
Mey praube ès un sounet, mey que l'abets *cossu* :
Mant'un marquis de plume abise aqueres modes.

Lou Gascoun. boun paysan, ayme à pourta capèt.
Més tabé, qu'éy tout soun so qu'a dessus la pèt,
E, coum lous de Paris, qu'a lou bros dap arrodes.





XXVI

FRANÇAIS ET GASCON



Tout malade que je suis — j'entends dire : — « Nous n'avons pas besoin — de sonnets gascons qui sentent le froid. »

Je le veux, le français — est une belle langue. — Le gascon est bien loin — de faire des sonnets qui n'aient pas un air maussade. »

Je le sais, le français est grand seigneur. — Plus pauvre est un sonnet et mieux il est vêtu : — plus d'un marquis de la plume connaît ce genre.

Le Gascon, bon propriétaire, aime à porter berret. — Mais tous ses habits lui appartiennent — et ses chars ont des roues tout comme ceux de Paris.





XXVII

SIM BOUNS



D'esta mechan bau pas la pene.
Lou mechantè n'a pas qu'un jour,
E lou qui jogue un mechan tour
Preste la corde enta-s ha pene.

Megna louç auts à cop d'esplene,
Aco lè de bise à mijour.
Lou pan e-s cots en mey d'un hour ;
Cade larè qu'a sa padene.

Lou sou que lusech enta tous.
Jesus e-s mouri sus la crouts
Pas enta cinq, ou dets ou trente.

Goalharts de oey, morts de douman
Dab lou boun Diu toucam de man :
Sim bouns ! qu'am prou d'equere couente.





XXVII

SOYONS BONS

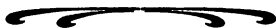


Ce n'est pas la peine d'être méchant. — La méchanceté n'a qu'une heure, — et celui qui donne un coup de jarnac — prête la corde pour se faire pendre.

Traiter les autres à coups de matraque, — c'est inconvenant du nord au midi. — Il n'y a pas qu'un four pour cuire le pain, — et chaque foyer a sa poêle.

Le soleil brille pour tous. — Jésus est mort sur la croix — non pas seulement pour cinq, ou dix, ou trente.

Forts d'aujourd'hui, morts de demain, — suivons l'exemple que Dieu nous donne : — soyons bons ! n'ayons pas d'autre préoccupation.





XXVIII

REMÈDIS GASGOUNS



Malau ? que-n souy estat, e coan de cops !
Hics, pelats, cachaus, pics ou toussiquère,
Aus pès, à la teste, aus pots u' brequère,
Calhibas esbournats dab lous esclops !

Lou diable que-s casse à gran pous d'isops,
Mé pas lou mau qui grasech e qui quère.
Ente l'acassa lou remèdi qu'ère
Dou coumplase hort à pous de sirops.

Lou medje aperat balhabe quinine,
Poutingue en boutelhe ou grane ou menine.
Sabets que hasey de tous lous flacouns ?

En un cabinet quinine ou poutingue
Dab un paperot mercat d'ue esplingue
S'arreguen encouè... remèdis gascouns !





XXVIII

REMÈDE ET GASCONNADE

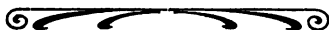


Malade? je l'ai été souvent. — Panaris, écorchures, mal de dents, entailles ou rhume, — brèche aux pieds, à la tête, aux lèvres, — cheville des pieds blessée par les sabots !

On chasse le diable avec des exorcismes, — mais non le mal qui se délecte et vous mine. — Pour le chasser, le remède était — de lui faire la cour avec force sirops.

Le médecin appelé ordonnait la quinine, — des drogues en un récipient grand ou moyen. — Savez-vous ce que je faisais de tous ces flacons ?

Dans une armoire, quinine ou drogue, — avec l'ordonnance soigneusement épinglée, — s'entassaient encore... Gasconnade que les remèdes.





XXIX

LOU MÉS MORT



— « Malau,
Que bente ! »

Au pè dou houéc jou que m'estau :
Dab lou ben ret la mort qu'alente !

« — Malau,
Qu'arraje ! »

Au frinestot un tchic me-n bau :
Sou tan per tan e brume maje !

— « Malau,
Que plau !
Que nèbe ! »

Jamé lou mau ne se-n anèbe.
Atau, mé toussiquejan hort,
Qu'èy passat lou més mort.





XXIX

DÉCEMBRE



— « Malade, — il vente ! » — Je reste au coin du feu : — le vent froid est un souffle de mort.

— « Malade, — une ensoleillée ! » — Un instant je vais à la fenêtre : — quelques pâles rayons et grand brouillard !

— « Malade, — il pleut ! — il neige ! »

Et jamais le mal ne me quittait. — Ainsi, toussant abondamment, — j'ai passé le mois de décembre.





XXX

GUARIT

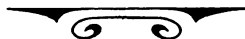


Printems à la calou
Largue la bride,
E l'auset cantadou
S'anide.

Lou sou
Dechide
La flou
Poulide.

Jeme e mèu qu'an tchumat.
L'èr embaumat
Escoube

La proube
De l'eslourit :
Que souy guarit !





XXX

GUÉRI

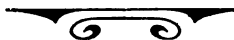


Le printemps à la chaleur — donne l'essor, — et l'oiseau
gazouillant — fait son nid.

Le soleil — réveille — la fleur — aimable.

Jemme et miel suintent. — L'air embaumé — balaie

les miasmes — des moisissures : — Je suis guéri !



OUN SE TROBEN :



<i>Au qui-m legira...</i>	<i>Au lecteur.</i>	
<i>So qu'èy ?.....</i>	<i>Qu'ai-je ?.....</i>	I.
<i>Riule.....</i>	<i>Fièvre.....</i>	II.
<i>Coum gahe.....</i>	<i>Comment vous êtes pris....</i>	III.
<i>Riule e sauneyts...</i>	<i>Songes fiévreux.....</i>	IV.
<i>Array de sou.....</i>	<i>Rayon de soleil.....</i>	V.
<i>Au Cruzific.....</i>	<i>Au Crucifix.....</i>	VI.
<i>Lou marin.....</i>	<i>Le marin.....</i>	VII.
<i>Broustes cadudes...</i>	<i>Feuilles tombées.. ..</i>	VIII.
<i>Coan soun malaus.</i>	<i>Lorsqu'on est malade.....</i>	IX.
<i>Miejenoeyt.....</i>	<i>Minuit.....</i>	X.
<i>Gouyats de oey....</i>	<i>Jeunes gens d'aujourd'hui...</i>	XI.
<i>Pressats de bibe....</i>	<i>Pressés de jouir.....</i>	XII.
<i>D'auts cops.....</i>	<i>Autrefois.....</i>	XIII.
<i>La noeyt.....</i>	<i>La nuit.....</i>	XIV.
<i>La bite.....</i>	<i>La vie.....</i>	XV.
<i>Pregam.....</i>	<i>Prions.....</i>	XVI.
<i>Que cau mourir....</i>	<i>Il faut mourir.....</i>	XVII.
<i>Lou pleylejayre....</i>	<i>Le plaideur.....</i>	XVIII.
<i>Papè timbrat.....</i>	<i>Papier timbré.....</i>	XIX.
<i>Debat la nèu.....</i>	<i>Sous la neige.....</i>	XX.
<i>L'aut tabé.....</i>	<i>L'autre aussi.....</i>	XXI.
<i>L'amic.....</i>	<i>L'ami.....</i>	XXII.
<i>Lou nid.....</i>	<i>Le nid.....</i>	XXIII.
<i>Lou houéc.....</i>	<i>Le jeu.....</i>	XXIV.
<i>La santat.....</i>	<i>La santé.....</i>	XXV.
<i>Francés et gascoun.</i>	<i>Français et gascon.....</i>	XXVI.
<i>Sim bouns.....</i>	<i>Soyons bons.....</i>	XXVII.
<i>Remèdis gascouns..</i>	<i>Remède et gasconnade.....</i>	XXVIII.
<i>Lou mès mort.....</i>	<i>Décembre.....</i>	XXIX.
<i>Guarit.....</i>	<i>Guéri.....</i>	XXX.



ACABAT DE HA, EN LETRES DE MOUCLE,
Aquestes SOUNETS DE MALAU,
de cap la heste dou Cos de Diu

DE L'AN MILE NAU CEN TRES
à PAU, en so dou LESCHER-MOUTOUÉ,
ent'ou C. DAUGÉ, d'Ayre



